

Réflexions sur la violence dans le religieux archaïque et le religieux chrétien

RENÉ GIRARD

Notre époque s'interroge sur la violence. Elle a de bonnes raisons pour le faire. Mais jamais elle ne remet en cause l'absurde définition moderne en termes d'*agression*. Si seuls les «agresseurs» étaient violents, ni vous, ni moi, ni personne autour de nous ne le serait. On perpétue ainsi l'illusion rousseauisme d'une «bonne nature humaine»; on rejette la violence sur la culture, c'est-à-dire, au fond, sur le religieux.

La violence humaine n'est agressive que très accessoirement. Elle est d'abord rivalitaire, concurrentielle, comme la violence animale avant elle. Chez les mammifères, lorsqu'un mâle en voit un autre convoiter une femelle, il la convoite également, mimétiquement. A la différence des nôtres, toutefois, les rivalités animales restent modérées et les combats qu'elles provoquent ne sont pas mortels; ils jouent un rôle positif. Ils déterminent les rapports de *dominance* qui structurent les sociétés animales.

Les rivalités humaines sont si violentes au contraire qu'elles débouchent sur la première invention spécifiquement humaine, la *vengeance* interminable. Notre espèce n'a pu survivre à sa propre violence qu'en substituant à la dominance périmée une protection plus efficace qui ne peut être que le religieux.

Le principe fondamental de la culture religieuse c'est l'*interdit*. Il porte essentiellement sur la violence et nous le verrions du premier coup d'oeil si la fanfaronnade avant-gardiste ne nous obligeait à tenir les interdits pour irrationnels, inutiles, dictés par la haine du désir et le fameux «puritanisme». Si cette vision paranoïaque était exacte, les interdits seraient absolus. En réalité ils sont relatifs aux individus. Et le danger qu'ils s'efforcent d'écarter est réel; c'est la

convergence de deux ou plusieurs désirs sur le même objet. En règle générale ce qui est interdit à tel individu est autorisé à tel autre, ou même exigé de lui.

Les interdits écartent les désirs les uns des autres. En obligeant les hommes à aller chercher leurs épouses ailleurs que chez eux, l'exogamie et toutes les formes d'«exopraxis» s'efforcent de concilier le désir avec les exigences de la vie en commun.

Rien de plus éclairant que les règles qui interdisent la consommation de certaines denrées à ceux qui risquent le plus de se les disputer, ceux qui, étant chargés de les récolter, ne cessent de les manipuler et risquent d'en être obsédés.

Rien n'est révélateur du rôle des échanges que le plus paradoxal de tous en apparence, celui des cadavres. Au lieu d'enterrer leurs propres morts, chaque sous-groupe, dans certaines cultures, les confie à un autre sous-groupe qui se charge de cette tâche.

Qu'est-ce qui peut bien motiver ce type d'échange? Est-ce une passion «ludique» de l'échange pour l'échange? Est-ce la mystique du don et du contre-don imaginée par notre romantisme tarabiscoté? Le sens commun voit sans peine l'absurdité de ces «explications».

Aujourd'hui encore dans les familles, la mort d'un parent est une cause fréquente de conflit. Ce sont toujours les *proches* du défunt qui se disputent son héritage et qui se soupçonnent réciproquement d'avoir hâté sa mort. Pour diminuer les risques d'affrontement, pourquoi ne pas demander à des parents lointains, c'est-à-dire à des *indifférents*, d'enterrer nos proches? Et pour les remercier, lorsque l'occasion se présentera, on leur rendra ce même service. Ils en ont sans doute autant besoin que nous.

Le religieux le plus énigmatique n'est pas l'interdit mais la croyance en une puissance transcendante qui dit aux hommes ce qu'ils peuvent faire et ne pas faire. Comment des systèmes aussi complexes que les religions archaïques ont-ils pu se mettre en place spontanément, sur les décombres de la *dominance animale*?

A cette question, l'examen des cultes archaïques et de leurs mythes fondateurs, bien que très postérieurs certainement à la période d'hominisation, suggère une réponse.

La plupart des mythes fondateurs commencent par une crise radicale qui affecte toute la communauté. Il peut s'agir d'une «peste» comme dans le mythe d'Oedipe ou d'une calamité naturelle, inondation, sécheresse, etc. Il peut s'agir de désordres cosmiques, ou de monstres cannibales qui dévorent la jeunesse du pays. Parfois encore, la crise consiste en conflits entre les membres de la communauté, et ce thème-là est proche, je pense, de ce qui cause réellement toutes ces crises.

Je vois en celles-ci l'écho déformé mais réel des difficultés qui surgissent lorsque le culte religieux n'assure plus le fonctionnement harmonieux d'une communauté. Le vrai sujet des mythes c'est le remplacement d'un système religieux usé par un système tout neuf ou tout au moins renouvelé.

Les communautés troublées se persuadent sans peine qu'un être malfaisant doit être responsable de leurs difficultés. Elles se lancent à la poursuite du coupable. Dès qu'elles pensent l'avoir repéré, ce qui ne tarde jamais, elles se jettent sur lui et, sans autre forme de procès, le massacrent unanimement.

Cette violence paraît hâtive mais ses résultats spectaculaires confirment,

semble-t-il, sa légitimité. La mort violente du coupable présumé rétablit l'ordre et la tranquillité. Et ce résultat merveilleux est porté à l'actif de cette même victime qui paraît donc plus vivante que jamais et c'est autour d'elle, chose étrange, que le système religieux se réorganise. C'est elle la nouvelle divinité.

Le drame central est une ruée en masse, un véritable lynchage. Ce caractère tumultueux, hyperviolent, les communautés sont plutôt discrètes à son sujet. Cette discrétion commence avec les mythes eux-mêmes et elle s'est poursuivie jusqu'à nos jours par l'intermédiaire de Platon, qui n'avait peut-être pas tout à fait tort lorsqu'il voyait dans la révélation de la violence religieuse une indiscretion fâcheuse, un danger pour la société.

Les Bacchantes d'Euripide sont un bon exemple d'indiscretion féconde pour les futurs anthropologues. Le poète ne va pas jusqu'à mettre en scène le lynchage qui termine le mythe mais il en donne la description la plus saisissante que nous possédions. Il suggère le lien organique entre cette effroyable violence et les rites dionysiaques qui toujours la re-présentent.

La discrétion autour de cette violence est d'autant plus remarquable, aujourd'hui, que les mythes et rites de la planète entière sont très accessibles et ils confirment de façon éclatante le rôle universel du lynchage dans le religieux archaïque.

Le mythe le plus célèbre du Rig-Veda, le sacrifice de Purusha se limite à une seule scène: l'homme archétypal, aussi vaste que l'univers, se fait lyncher par des milliers de sacrificateurs. La création entière résulte de ce lynchage. De toutes les miettes arrachées à Purusha surgissent toutes les castes de la société indienne, toutes les espèces animales, toutes les créatures de l'univers, etc.

Dans les mythes australiens, le lynchage également est partout et là aussi souvent il n'y a rien d'autre que lui dans le mythe. Il est seul en scène et, paradoxalement c'est ce qui nous empêche de le voir, telle la lettre volée dans le récit d'Edgar Poe. Un autre facteur d'invisibilité c'est la substitution de l'animal à l'homme dans le rôle des lyncheurs. Un bon exemple, c'est le mythe australien qu'Elias Canetti a glissé sans commentaire dans son grand ouvrage: *Masse et puissance*.

Dans beaucoup de cultures, les lyncheurs appartiennent à des espèces grégaires réellement capables ou présumées capables de violence collective. Dans le mythe de Canetti, par exemple, un petit kangourou se fait lyncher par une meute de chiens sauvages sur un lieu consacré de la communauté; il ressuscite afin de se faire lyncher à nouveau sur un autre lieu sacré, et ainsi de suite jusqu'à ce que la liste de ces lieux soit épuisée. Ce que ce mythe enseigne, c'est qu'il n'y a de culture que dans les lieux consacrés par un lynchage fondateur.

Sur tous les continents, on trouve des mythes qui font jouer aux espèces grégaires présentes sur place le rôle des lyncheurs, les bisons en Amérique, les buffles dans les Indes, etc. Parfois aussi les lyncheurs sont des vautours qui s'acharnent sur une charogne. Parfois même ce sont des essaims d'insectes. Partout les mythes utilisent les ressources locales pour illustrer et masquer tout à la fois les traits caractéristique de la violence fondatrice.

L'indignation qu'a soulevé ma thèse du lynchage fondateur constitue à mes yeux un argument supplémentaire en sa faveur. Les universitaires trouvent parfaitement normal que d'innombrables mythes dans l'univers entier

culminent dans des violences indescriptibles. Ils font semblant de ne rien voir et ils éprouvent un certain ressentiment, tout comme Platon, contre ceux qui troublent leur quiétude.

Pour comprendre ce qui se passe réellement, il faut se rendre compte que, au-delà d'un certain seuil d'intensité, le conflit mimétique littéralement inverse ses effets et re-compose ce qu'il a décomposé.

Le moment arrive où la contagion mimétique, au lieu de polariser sur les objets du désir, qui passent alors au second plan ou disparaissent complètement, porte sur les antagonistes eux-mêmes. Les objets du désir perdent leur importance et les rivaux mimétiques s'empoignent directement.

Alors que les hommes ne peuvent jamais se partager les objets qu'ils désirent, ils peuvent très bien se partager les ennemis qu'ils haïssent. Le glissement de l'objet au rival favorise les regroupements de toujours plus d'individus contre des antagonistes toujours moins nombreux. Ce processus se poursuit jusqu'à l'instant où la communauté entière est rassemblée contre un unique antagoniste.

C'est cette dernière victime qui se fait lyncher, bien entendu. Son importance extrême tient non pas à la culpabilité qu'on lui attribue mais au fait qu'elle soit unique. D'un seul coup, grâce à elle, la communauté se trouve vidée de tout son appétit de violence. A son paroxysme, en somme, le mimétisme résout la crise qu'il a lui-même déclenchée.

Si ce lynchage ramène la paix, ce n'est pas parce que les lyncheurs ont correctement identifié le «vrai coupable», je le redis, c'est parce que, en se débarrassant de l'unique ennemi, on se débarrasse de toute l'hostilité qui empoisonne la vie en commun, soudain rassemblée en un seul individu.

Le rôle du mimétisme se laisse fréquemment (mais pas toujours) repérer dans les mythes à certains indices qu'on retrouve dans beaucoup de mythes. Beaucoup de héros mythiques possèdent ce que j'appelle des «*signes préférentiels de sélection victimaire*», des infirmités, des anomalies et autres singularités qui font d'eux des cibles particulièrement prisées. Fréquemment, l'individu sélectionné est étranger à la communauté où il se fait lyncher. C'est le provincialisme des communautés archaïques, leur méfiance extrême à l'égard de tout ce qu'elles ignorent qu'on devine derrière la violence contre les étrangers.

Pour «purifier» la communauté de toute sa violence, il suffit que tous ses membres soient persuadés que la victime finalement lynchée mérite réellement de l'être. L'hostilité unanime semble le démontrer. En réalité elle ne démontre rien du tout.

La violence unanime assouvit les appétits de violence sur la victime que personne ne désire venger puisqu'elle fait contre elle l'unanimité. L'apaisement, donc, sera spectaculaire et relativement durable. C'est lui, je pense, que la religion grecque (et Aristote dans sa *Poétique*) définissent comme *katharsis*, c'est-à-dire «purification», ou «purgation», de la violence bien entendu. Si cette violence n'est pas évacuée, elle risque à la longue, de détruire la communauté. L'effet cathartique est l'effet religieux essentiel, avidement recherché par toutes les cultures archaïques, indispensable, je pense, à leur survie.

La tendance des communautés à transférer leurs conflits sur une victime unique, notre monde moderne sait très bien qu'elle existe et la preuve c'est que nous avons pour la désigner une expression significative: *bouc émissaire*.

Ces deux mots ne désignaient d'abord que la victime d'un rite juif. Le

grand-prêtre chassait vers le démon du désert un bouc préalablement chargé (symboliquement) de tous les péchés d'Israël.

Le monde occidental moderne recourt à cette expression pour désigner le processus que je viens de définir, la polarisation des conflits mimétiques sur un seul adversaire, perçu comme coupable et traité en tant que tel bien que visiblement innocent.

Nos dictionnaires qualifient de «dérivé» le sens moderne de *bouc émissaire*. Le sens rituel, plus ancien, serait le «sens propre». En réalité, le sens moderne est l'explication véritable du rite et c'est sur lui surtout qu'il faut réfléchir. Ce qu'il désigne, c'est le processus psycho-social de réduction des conflits au tous-contre-un mimétique, le phénomène qui rend aux communautés archaïques le service insigne d'apaiser tout l'appétit de violence sur une victime unique, abandonnée de tous. Cette violence est très précieuse, je le répète: au lieu de prolonger la crise mimétique, elle y met fin.

Mais les hommes sont ainsi faits que le mimétisme conflictuel, si bien purgé soit-il par le massacre de la victime fondatrice, a toujours tendance à ressurgir. Petit à petit, les rivalités recommencent et les communautés archaïques se demandent dans l'angoisse: «Que faire de plus pour refouler la violence?».

Cette question ne reste pas sans réponse. Il reste une possibilité, encore, pour se protéger de la violence, une dernière idée, terriblement audacieuse, dangereuse peut-être mais toutes les communautés aux abois finissent par y recourir. Pourquoi ne pas reproduire sur une victime soigneusement sélectionnée, la violence qui a ramené la paix, la violence contre le bouc émissaire?

Cette idée, c'est ce que nous appelons le sacrifice rituel. Il consiste à massacrer ou expulser un bouc émissaire *de recharge*, dans l'espoir que sa mort déclenchera le même effet cathartique que la première fois. C'est la première grande invention humaine sans doute, dont il est facile de montrer l'extraordinaire fécondité. Lorsque les communautés se sentent si menacées par leur propre violence qu'elles n'ont plus rien à perdre, pensent-elles, elles immolent en tremblant, précautionneusement, une victime aussi semblable que possible à celle dont la mort jadis les a libérés de la crise qui les détruisait.

La nouvelle victime doit ressembler non seulement à la victime originale mais à tous ceux qui doivent bénéficier de sa mort, les membres de la communauté. Pour parfaire la ressemblance, parfois, on oblige les futures victimes à cohabiter avec les bénéficiaires du sacrifice à venir, à adopter leur mode de vie, à épouser les mêmes épouses.

Pour augmenter les chances d'obtenir l'effet désiré, certaines cultures font précéder l'immolation par une frénésie artificielle de désordre mimétique. Il s'agit de recréer délibérément les circonstances les plus favorables au déclenchement du mécanisme réconciliateur, la rivalité généralisée. Ce que nous ne devinons pas, beaucoup de peuples archaïques le pressentaient: pour se déclencher, un mécanisme de remise en ordre exige une certaine dose de désordre.

La recherche universitaire explique parfois son refus de tenir compte de ma thèse par l'idée que ma pensée «fait appel au religieux» et par conséquent ne respecte pas les règles de la recherche scientifique. Tout ce que je viens de dire révèle clairement la fausseté de ce reproche. La théorie du religieux que je propose, la croyance en une puissance sacrée qui impose ses règles aux hommes

du dehors pour les empêcher de s'entre-détruire, je l'explique par des arguments qui n'ont rien de religieux et qui s'accordent avec le néo-darwinisme de notre époque: le religieux n'existe pas chez les animaux *parce qu'il n'est pas indispensable* à la survie des espèces animales. Si les hommes, en revanche, ont une religion c'est *parce qu'ils ne peuvent pas s'en passer*. Les violences qu'ils s'infligent réciproquement les guide dans l'élaboration de celle-ci. Le vrai professeur de religion c'est la souffrance suscitée la violence. Les hommes n'inventent pas le religieux. Ils sont guidés par la violence elle-même. C'est bien pourquoi il est juste de dire, je pense, que la violence et le sacré archaïque ne font qu'un.

Les religions archaïques sont des phénomènes de bouc émissaire si méconnus, et par conséquent si réussis que des sacrifices et des interdits se développent autour d'eux et qu'ils protègent réellement les communautés archaïques de leur propre violence.

Examinons maintenant les récits de la *Passion* dans les Evangiles. Nous y retrouvons une version modifiée, certes, mais reconnaissable, de ce que nous avons trouvé dans les mythes.

Tout commence aussi par la grande crise dont je pense qu'elle n'est jamais imaginaire. Ici, sa réalité historique est attestée ici par de nombreux documents. La cause, c'est l'étranglement de la petite théocratie juive par l'occupant romain. Comme toujours, les chefs de la communauté voudraient se débarrasser de cette crise en la rejetant sur un «coupable» facile à punir. C'est sur Jésus qu'ils jettent leur dévolu.

Dans ce projet de mise à mort, il s'agit de protéger la communauté menacée en offrant à la puissance occupante une victime qui apaisera ses soupçons. La définition de tout ceci en termes du processus défini plus haut, le mécanisme de bouc émissaire, est formulée clairement dans l'évangile de Jean, par le grand-prêtre Caïphe: «Mieux vaut qu'un seul homme meure et que le peuple entier ne périsse pas».

De même que les boucs émissaires mythiques, Jésus a tout le monde ou presque contre lui. Pas seulement les autorités du Temple mais toute une foule avide de violence, et Pilate enfin, qui décrète la crucifixion par crainte d'une lapidation illégale. Il prend les devants parce qu'il redoute, vraisemblablement, que Rome ne voit en lui un administrateur incompetent, incapable de faire respecter la loi romaine.

Entre les mythes et la *Passion*, la parenté est si évidente que nos contemporains le plus souvent n'hésitent pas: ils définissent en elle *un mythe comme les autres*. Ils se trompent, je pense, ils se trompent monumentalement même, mais pour les réfuter efficacement, il faut commencer par reconnaître la part de vérité dans ce qu'ils affirment.

Cela les chrétiens devraient l'accepter. En refusant le jeu de la recherche scientifique, en pratiquant la politique de l'autruche, ils ne réussissent jamais qu'à renforcer le scepticisme qu'ils voudraient combattre.

Les données communes aux mythes et aux évangiles sont trop importantes pour être négligées. Ce donné commun est celui que Caïphe définit: Jésus joue entre les Juifs et les Romains un rôle de bouc émissaire semblable à celui que jouent les héros mythiques dans leurs communautés en crise.

Il faut bien voir toutefois qu'il y a deux manières de jouer le rôle de bouc

émissaire dans un texte et mes analyses précédentes n'ont mentionné jusqu'ici que la première, celle des mythes.

Dans son mythe, Oedipe est bouc émissaire de la même manière que tous les autres héros mythiques. Il apparaît comme réellement coupable de ce parricide et de cet inceste qui sont des accusations stéréotypées de bouc émissaire, pas du tout les intuitions géniales que Freud imaginait.

Ce sont des accusations aussi fantaisistes que toutes celles dont les héros mythiques font l'objet. Les communautés avalent tout cela sans le moindre esprit critique bien entendu.

Les mythes reproduisent l'illusion de la victime coupable, comme si c'était la vérité. Ils voient en Oedipe un homme qui a vraiment commis les crimes dont on l'accuse. Il en va de même de tous les mythes.

Dans le cas de Jésus, c'est le même type de phénomène qui est représenté. Jésus est accusé de blasphème et cette accusation le grand-prêtre lui-même et derrière lui, la foule, la prennent très au sérieux. Tout le monde condamne Jésus d'une seule et même voix. Ce qui se passe dans les récits de la *Passion* ressemble donc beaucoup à ce qui se passe dans un mythe, c'est un phénomène de bouc émissaire qui nous est raconté mais ce phénomène nous ne le voyons pas comme les foules mythifiées le voient. Le point de vue des mythes, c'est le point de vue des foules violentes, aveuglées par leur propre mimétisme.

Il n'en va pas de même pour la Crucifixion. Nous la voyons par les yeux des disciples fidèles à Jésus. Ils échappent à la contagion mimétique par miracle-le Paraclet, le défenseur des victimes, et proclament hautement l'innocence de Jésus.

Au lieu de voir la crucifixion par les yeux des seuls lyncheurs mimétisés comme d'habitude, par les yeux de la foule et des autorités juives et romaines, les Evangiles la voient d'abord par les yeux d'une poignée de dissidents très inférieure en nombre et en influence à la masse énorme des lyncheurs associés mais seuls véridiques parce qu'étrangers au mimétisme.

Les Evangiles ont le même contenu objectif qu'un mythe, un phénomène de bouc émissaire. Loin de les rapprocher des mythes ce contenu commun leur permet d'en différer de façon bien plus radicale, bien plus significative qu'un contenu différent ne le ferait.

Au lieu de participer eux-mêmes au phénomène de bouc émissaire, les Evangiles en dénoncent la fausseté. Ils voient tout ce que les mythes ne voient pas et ce sont eux, dans notre monde qui détruisent peu à peu la crédibilité des mythes. Le fait que les Evangiles soient toujours assimilés à des mythes, par des gens qui n'ont pas vraiment pris la mesure du problème, est une erreur grossière et un mauvais signe pour notre société.

Le fait de raconter le même récit de contamination mimétique et de mise à mort unanime que les mythes n'empêche pas les Evangiles, si on les comprend, de discréditer à jamais toute mythologie. Ce récit, ils le racontent très différemment des mythes. Au lieu de croire naïvement au phénomène qu'ils racontent, ils en dénoncent la fausseté.

Le bouc émissaire est là dans les deux cas, mais dans le cas des mythes, il est méconnu en tant que tel. La victime apparaît donc comme une authentique coupable, un être qui a réellement commis les crimes dont il est accusé et

mérite le châtement qui lui est réservé, le lynchage unanime de la communauté. Les mythes ne sont rien d'autre que la façon dont les foules trompées par les phénomènes de bouc émissaire, racontent leurs illusions.

Participer à une religion archaïque, c'est confondre un phénomène de bouc émissaire avec l'épiphanie d'une divinité hostile d'abord à la communauté, et qui la plonge dans la violence mais qui, après avoir été châtiée, restaure elle-même la paix et l'harmonie de la communauté qu'elle avait d'abord troublée, révélant ainsi sa propre divinité.

Ce que les mythes et les Évangiles nous racontent, c'est le même phénomène de bouc émissaire mais les mythes ne savent pas ce qu'il en est. La bible hébraïque le sait de mieux en mieux et les Évangiles le savent parfaitement.

L'idée que la ressemblance entre les mythes et les Évangiles rend plus que probable le statut mythique de ces derniers est, de nos jours, extrêmement répandue et elle contribue plus que toute autre à l'affaiblissement du christianisme dans le monde moderne.

Le fait que les Évangiles *représentent* la crucifixion comme un phénomène de bouc émissaire ne signifie pas, je le répète, que les récits de la Passion entretiennent avec ce phénomène le même rapport que les mythes: il signifie tout le contraire.

En repérant le mécanisme dont Jésus est la victime et en comprenant qu'il est mensonger, Pierre et les disciples fidèles réussissent à faire, *in extremis*, ce que personne avant eux n'avait fait jusqu'au bout. Ils démystifient l'unanimité mimétique; ils font ce dont les mythes ne sont jamais capables et c'est cette incapacité qui fait d'eux des mythes. Repérer le phénomène de bouc émissaire au sens où le font les Évangiles, ce n'est pas la même chose qu'*avoir* un bouc émissaire. C'est tout le contraire: c'est comprendre que ce phénomène est essentiellement trompeur.

Dans les mythes, le bouc émissaire est invisible en tant que bouc émissaire et c'est grâce à cette invisibilité qu'il fonctionne en tant que bouc émissaire, en tant que facteur d'illusion. Le mythe d'Oedipe nous présente le parricide et l'inceste d'Oedipe comme des crimes réellement commis, comme la vérité indépasseable du personnage.

Dans les Évangiles au contraire, le bouc émissaire est visible en tant que bouc émissaire et, de ce fait même, il ne fonctionne plus en tant que *mécanisme d'illusion*. Nous voyons tous les persécuteurs se rassembler contre Jésus et se convaincre mutuellement et faussement qu'il doit être coupable.

Avoir un bouc émissaire, c'est ne pas savoir qu'on l'a. Apprendre qu'on l'a et y renoncer ne sont qu'un seul et même processus, celui de la conversion chrétienne au sens fort, celle de Pierre et celle de Paul qui entendent Jésus l'un et l'autre leur reprocher de le persécuter.

Les mythes ne peuvent pas repérer le mécanisme de l'illusion qui les constitue, le mécanisme du bouc émissaire, c'est bien pourquoi ils le passent toujours sous silence. Dans les mythes, c'est le mécanisme du bouc émissaire, c'est la mentalité persécutrice qui nous parle et elle dénonce d'abord sa victime, même si elle finit par la diviniser. Dans les Évangiles, au contraire, ce n'est plus le mécanisme qui voit pour nous, c'est nous qui le voyons lui et nous appréhendons son caractère mensonger.

Le texte des Evangiles nous dit ce qu'aucun mythe n'a jamais dit et ne peut dire, que Jésus est un bouc émissaire innocent. Il le dit d'une façon plus respectueuse et émouvante que la nôtre. Il donne à Jésus le titre d'*agneau de Dieu*, faisant ainsi de lui la victime sacrificielle la plus innocente qui fut jamais, sacrifiée pour sortir les hommes de leur mensonge ancestral, pour leur enseigner la vérité jamais comprise des boucs émissaires, pour nous révéler toutes les victimes innocentes que nous n'avons jamais cessé de massacrer.

Les Evangiles paraissent proches d'un mythe mais ils en sont tout le contraire. Ils sont, entre autres choses, l'explication des mythes fondateurs et des systèmes religieux qui se forment autour d'eux.

Un mythe est un mécanisme de bouc émissaire tellement «réussi» qu'il résorbe la violence de la crise mimétique et trompe tout le monde autour de lui. Il devient le coeur des systèmes sacrificiels qui protègent les communautés archaïques de leur propre violence.

Pour accéder au secret du rapport entre les religions archaïque et le christianisme, il faut confronter le paradoxe du mimétisme persécuteur sur lequel reposent les religions archaïques et aussi, et c'est toujours vrai à notre époque, tout ce que Paul appelle «les puissances et les principautés».

Une fois qu'on repère le bouc émissaire en tant que tel, il n'est plus là; tant qu'on ne le repère pas, c'est lui qui soutient l'édifice religieux, c'est lui qui le fait être mais on ne peut le repérer qu'à ses effets indirects.

Pour comprendre la singularité extraordinaire des récits de la Passion, il faut réfléchir à un des textes évangéliques les plus profonds, le reniement de Pierre.

Les exégètes prétendent que Pierre est plus faible, plus vulnérable aux influences collectives que nous autres, plus aisément influencé que la plupart des hommes. Rien dans le texte évangélique ne permet d'attribuer plus de faiblesse mimétique à Pierre qu'aux autres hommes. Sa faiblesse est celle de tous les hommes mais c'est par son intermédiaire qu'elle est révélée dans les Evangiles, lorsque il commet l'imprudence de se plonger dans une foule déjà mimétiquement mobilisée contre Jésus.

En pénétrant sans trop réfléchir dans la cour du grand-prêtre, Pierre s'expose à la contamination mimétique qui débouche sur la Passion. La veille encore, nous le savons, il n'existait à Jérusalem aucune hostilité collective contre Jésus. Pour que la foule devienne toute entière hostile à Jésus, il a fallu que cette hostilité s'y propage à toute vitesse. Pierre est un exemple parmi d'autres de cette propagation.

Ce qui se passe alors témoigne de la force très grande du mimétisme persécuteur. Etant donné que Pierre est très proche de Jésus, son reniement scandalise, certes, mais loin d'être exceptionnel dans le contexte où se trouve Pierre, il représente la norme. Ceux qui entourent Pierre et cherchent à l'influencer mimétiquement, ont été influencés eux-mêmes très peu de temps auparavant. Ils veulent faire de Pierre ce qu'ils sont devenus eux-mêmes, ils veulent l'incorporer à la meute des lyncheurs mimétiques.

Les phénomènes de bouc émissaire collectif sont si puissants que, malgré son amour sincère pour Jésus, dès que Pierre est plongé dans cette foule, il ne peut pas s'empêcher d'imiter son hostilité.

Loin d'être exceptionnel dans son reniement, Pierre fait ce que tout le monde

est en train de faire autour de lui, ce que les hommes ont toujours fait dans l'histoire de l'humanité. Il adopte l'attitude du grand nombre. Il suit la mode du moment. Ce qu'il y a de remarquable en Pierre, ce n'est pas sa faiblesse des premiers instants, c'est la force exceptionnelle dont il fait preuve par la suite, en s'arrachant au mimétisme qui vient de le happer.

Au lieu de nous laisser croire que le lynchage repose sur la conviction mûrement réfléchie des lyncheurs et démontre la culpabilité des victimes, Pierre et les quatre Evangiles nous montrent que l'unanimité mythique s'enracine dans la contagion absurde du mimétisme. Cette vérité est évidente et pourtant, si Pierre réussit à se libérer du mensonge, de même que Paul lors de sa fameuse conversion, c'est parce que l'un et l'autre bénéficient d'une intervention personnelle de Jésus qui les rend capables de s'arracher à l'emballement mimétique.

Tout aussi révélatrice est l'attitude des deux voleurs crucifiés avec Jésus. On s'attendrait à ce que le fait de partager le supplice horrible de Jésus les solidarise avec lui. Mais non, ils vocifèrent avec la foule et s'identifient aux persécuteurs alors même qu'ils partagent le sort épouvantable du persécuté. Là aussi pourtant, il y a une exception, celle du bon larron qui se tourne vers Jésus, mais dans un seul Evangile, celui de Luc.

Nous ne trouvons jamais ailleurs que dans les Evangiles, des scènes aussi profondes et puissantes dans leur extrême simplicité que le reniement de Pierre.

Le rapport entre les religions archaïques et le christianisme n'est pas simple. Assimiler ce rapport à une opposition catégorique entre le «sacrificiel» d'un côté, défini comme «mauvais», et l'anti-sacrificiel de l'autre, défini comme «bon» est une simplification trompeuse. Sans les sacrifices sanglants, très probablement, il n'y aurait jamais eu d'humanité. L'élimination des sacrifices sanglants n'en est pas moins un des bienfaits essentiels de la révélation chrétienne, l'accession de l'humanité à une vérité humainement inaccessible, la vérité de Dieu.